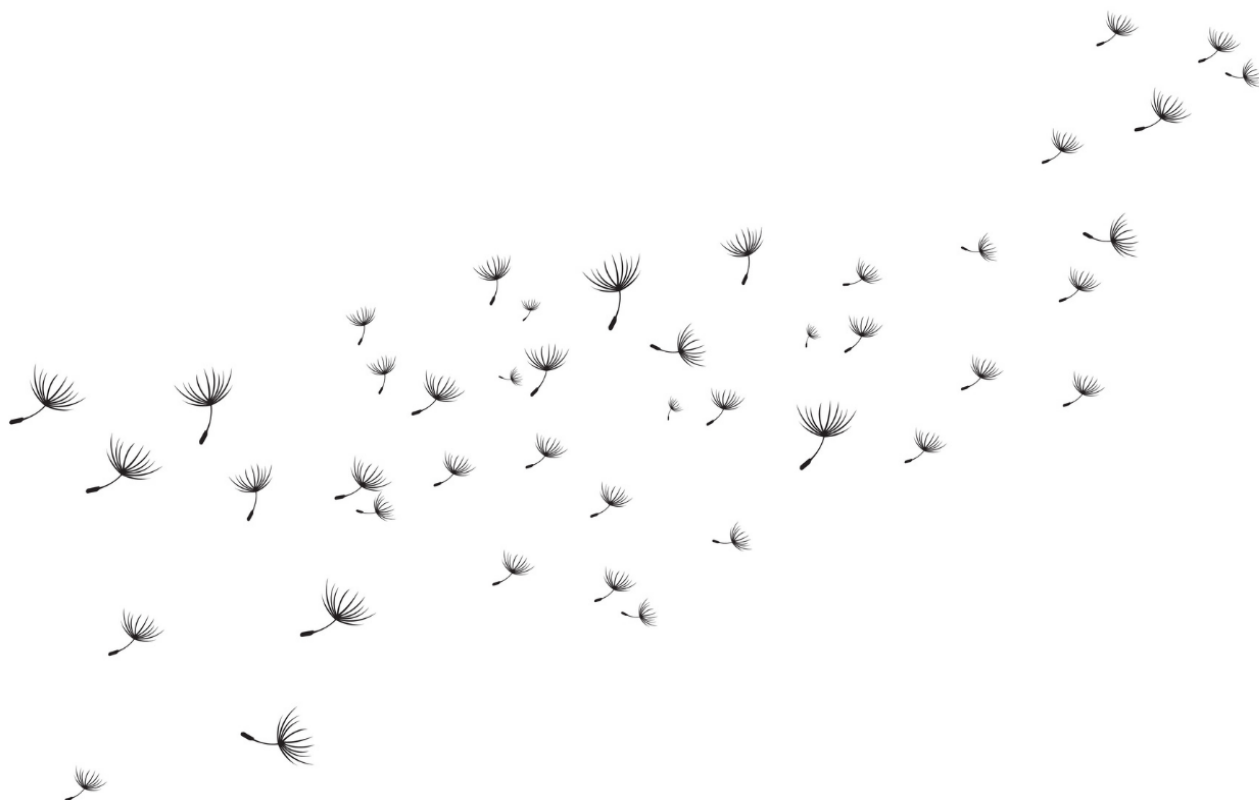


Du divan au fauteuil



Vincent Bourseul

Du divan au fauteuil

L'un-e – Éditions imaginaires
978-2-9576663
Vincent Bourseul
6, passage Sainte Avoie 75003 Paris

Tous droits réservés © – Vincent Bourseul
vincent.bourseul@gmail.com – <http://www.vincentbourseul.fr>

Prix de vente : libre circulation

ISBN : 978-2-9576663-0-0

Dépôt légal, février 2021

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite" (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

*Sigmund Freud,
l'aurais-tu imaginée, cette psychanalyse, ainsi devenue,
et nous autres avec ?*

*Pour les suivant·e·s, ami·e·s de l'inconscient,
herbes folles, analysant·e·s et analystes.*

Sommaire

Avant-propos	6
Faisons un pas	7
Quoi la passe	12
Fragments d'un journal d'analysant	13
Une nouvelle non publiée	31
De point en pas	32
Lettre aux passeur·e·s	35
Des poèmes pour des autres	38
Pour les suivant·e·s	40
Un roman d'analyse non publié	49
Conclusion	51
Annexe	56

Avant-propos

Le livre que voici est publié au un·e par un·e, de l'un·e à l'autre, ami·e·s, collègues et quelques autres encore : un livre en libre circulation.

Des hyperliens repérables au trait donnent accès à d'autres éléments disponibles dans l'espace numérique ou les réseaux sociaux.

Faisons un pas

D'une analyse, qu'est-ce qui est transmissible, si ce n'est l'écriture ? Celle qui s'est déclarée et produite tout au long du voyage, sans qu'il soit toujours aisé de la repérer, et celle en cours à présent. Sans oublier la marque du texte présent dès avant le début de la traversée ; une écriture plurielle, des écritures. Chacune a donné forme à matière, sans toujours un auteur véritable, mais toutes fondées de vérités. Qu'elles aient laissé leurs traces s'impose à la lecture du trajet ; il n'est plus possible de croire y avoir été pour quelque chose, si ce n'est de son désir rencontré enfin.

La multiplicité de sens attribuable au mot psychanalyse empêche de demander ce qu'est une psychanalyse, sauf si l'on consent qu'à chacun d'eux, à chaque cure, c'est la psychanalyse qui est réinventée, redéfinie aussi. Comment savoir ou penser ce qu'est faire une psychanalyse ? Quoi dire de cette expérience à quelqu'un·e qui n'est pas en analyse, ou à un·e autre en analyse lui·elle-même ? Ces questions restent sans réponse satisfaisante, malgré la conviction partagée qu'il y a tant à dire d'une analyse et, si l'expérience chaque fois est intime, singulière, de chacune d'elles peuvent être retenues d'innombrables choses éclairantes sur la psychanalyse au point d'intéresser le public où elles le touchent.

N'est-ce pas le souci, l'objet des élaborations psychanalytiques, que de rendre compte des résultats des analyses menées, de compiler ce que les cures vécues les unes après les autres ont dégagé comme savoir dit psychanalytique ? Un savoir primordial sur la vie psychique ; loin de pouvoir constituer une théorie savante susceptible d'orienter qui que ce soit dans la pratique de la psychanalyse, et une expérience de la théorie à n'en pas douter. De cette expérience intransmissible perpétuée par la réinvention de ce savoir inutile à tout savant, les analystes du siècle dernier disaient qu'il n'y a qu'à se mettre à faire une analyse qui puisse renseigner sur ce que c'est. C'est toujours aussi vrai à présent. Seule l'expérience analytique peut mener quelqu'un à apprendre ce qu'est la psychanalyse, lorsqu'à cheminer dans cette aventure, le savoir et la vérité auront été traités, tour à tour, pour ouvrir au sujet l'horizon d'un nouveau rapport à ce qui n'aura plus besoin d'être des impasses du désir méconnu. Mais il·elle peut aussi, ce quelqu'un·e, ne rien en apprendre du tout, ce qui ne l'empêchera pas de causer, sourd·e à ce qu'il·elle n'entend pas de sa parole.

D'une analyse d'un·e analyste, que reste-t-il ? D'une analyse qui aura fait paraître un désir d'analyste (distinct du désir de l'analyste), puis un passage à l'acte analytique, que reste-t-il qui renseigne sur la transmission de la psychanalyse, sur la fabrique de ce désir d'analyste, sur le choix de l'analyste plutôt que celui d'une autre liberté ?

S'être fait devenu analyste, puis l'être resté pour le choisir se sera fait au-dehors de moi-même, dès avant que je puisse le savoir. En un mot, sans moi, malgré lui. Les écritures y ont été pour quelque chose, transportées au cœur des lettres ; reste leurs traces à lire, où le sujet s'avance à l'énoncé d'un dire assuré du lui-même. C'est tout, rien de plus. D'une analyse, voilà ce qui peut être retenu dans les mailles de l'écrit, au travers de quoi s'égrainent et se tamisent les sables des soupirs et leurs ruptures, entendus pour l'éternité.

Qu'est-ce que la formation d'un·e analyste dont on dit qu'il·elle se forme par l'analyse, son analyse ? La nécessité de l'expérience analytique pour qu'un·e analysant·e puisse pratiquer à son tour comme analyste a beau être une évidence, elle ne fait pas modèle. Les différentes conceptions de ce qui rend l'analyse didactique ont vu s'opposer et se séparer maintes fois divers courants psychanalytiques. L'expérience générale engrangée depuis le début du xx^e siècle, avec Freud puis Lacan (et beaucoup d'autres), a précisé ce qui soutient la formation de l'analyste et aussi ce qui l'empêche, en dégageant principalement une rupture irréductible de l'analyse dans son versant individuel et ses retentissements à l'échelle du collectif, en particulier lorsqu'il s'agit d'un collectif d'analystes.

Dès Freud, cette qualité insondable de l'expérience personnelle de l'analyse fournit les pires obstacles à penser ce qui s'y produit pour qu'un·e analysant·e devienne analyste, pour qu'il·elle passe à la pratique analytique. Il n'y a pourtant pas d'analyse strictement individuelle, elle est toujours celle qui traverse l'analyste et l'analysant·e, et ainsi de suite ; pas de collectif ici même où le sujet analysant s'éprouve au semblant de l'analyste – sujet qu'il n'y a pas. Que l'impossible à analyser résiste à l'analyse de l'analysant·e où paraissent les signifiants – leurs effets – de l'analyste, en reste de savoir, ce qui lui fit et fait toujours obstacle, fait signe à l'attention de l'un·e et l'autre sur la progression de l'orbite où le sujet analysé en vient à observer la course de son individualité. Il s'y perçoit autre, défait, ailleurs ; il

constate le savoir au-dehors de lui-même, par les effets incontestables de l'insistance du réel sur lesquels se seront fondés son analyste et lui à son tour pour supporter de passer à la pratique, dégagé de la mêmeté de son être. Alors, la qualité didactique de la cure peut être appréciée, à l'aune du désir d'analyste qui aura pris forme, ou non. De ce passage indécélable et incontournable en reste la passe, que la procédure de La Passe tient pour existante.

L'expérience de la passe¹ (la passe dans la cure, le dispositif de passe de l'école) tient une place privilégiée, récurrente et centrale dans ces écritures. Pour diverses raisons ; d'être inscrit comme membre dans une école qui s'est constituée avec la passe en son cœur (l'École de psychanalyse Sigmund Freud, EpSF, fondée en 1994) ; d'avoir été désigné passeur et deux fois appelé pour recueillir le témoignage d'un passant, puis passant à mon tour ; d'être pris dans l'expérience analytique, de l'individuel au collectif, qui, jusqu'à présent, soutient incontestablement la question de la transmission de la psychanalyse à partir de son point d'impossible, faisant du caractère fini et infini de l'analyse un vecteur d'invention sans précédent. Ces pages sont une occasion de témoigner sur l'expérience de la passe (et non de « ma passe »), après avoir produit un témoignage de passe dans le dispositif, occasion d'élucider un peu la fonction et la place de La Passe côté école, et de la passe dans la formation de l'analyste ; d'y apporter une contribution.

Ce livre d'écritures est devenu nécessaire à l'issue de mon expérience de passe en tant que passant. Sa structure s'est fait sentir dès la décision prise de « faire la passe » (selon l'expression courante), puis, peu à peu, elle s'est étoffée d'un contenu. Ce texte s'est écrit sur une dizaine d'années au cours desquelles s'est déroulée la partie la plus importante de mon analyse, ou la plus décisive pour l'avenir, celle où passer à l'analyste s'est imposé autant que cela a été mis à l'épreuve de l'analyse elle-même. Je suis devenu analyste durant ce temps-là, pendant tout ce temps, pas à un moment précis de ce temps-là, juste dans ce temps : onze années de cure avec mon analyste, la dernière en date, celle dont j'ai su qu'elle serait la dernière puisqu'elle était celle avec qui l'expérience pourrait aller à son terme, avant même de pouvoir le situer. Je ne savais pas que je ferai La Passe, ni qu'elle était déjà là sur mon chemin, il y a plusieurs années de cela. Je ne savais pas non plus que je

¹ Voir en annexe le règlement de la passe adopté par l'EpSF pour son dispositif de passe.

deviendrais analyste ainsi, puis que je tenterais de le rester, non loin de quoi l'infini caractère de la cure résonne comme une promesse, une chérissable perspective.

Tel est ce projet : proposer une théorisation sans référence (mais pas sans référence aux savoirs de l'expérience de la psychanalyse), pour sortir du commentaire appliqué à la psychanalyse des livres, sans académisme formel, pour changer de fiction. Proposer une lecture que chacun-e produira en emportant avec elle-lui les mots de ce texte vers d'autres horizons. Lire, donc écrire encore la psychanalyse telle qu'elle paraît, dans la voie du renouvellement de la théorie, au seuil d'une théorisation originale, une réinvention sans confirmation, incontestable et indémontrable. Lire pour écrire, avec ces écritures auxquelles la lecture et l'écoute de la parole ont permis d'ouvrir la voie.

Les écritures de ce texte se sont constituées entre la neuvième et la vingtième année de cure d'un analysant devenu analyste, l'auteur de ces pages, soit exactement depuis que j'aurai commencé de recevoir des patient·e·s, jusqu'à ce que la cure chemine vers le choix de l'analyste – point conclusif de la passe dans la cure où se sera confirmé ce passage de la tâche à l'acte analytique, puis du devenir analyste à le rester. Présentées chronologiquement, à peu de choses près, elles présentent surtout l'étendue de la logique échappant au calendrier, celle sous-jacente aux changements, aux processus, aux guérisons.

Que le journal soit apparu en premier, bien avant la possibilité du poème, notamment, n'est pas un hasard. De même, la nouvelle (non publiée ici), surgie de nulle part avec l'opacité d'une métaphore, pointe la levée de l'obscur en un lieu où quelque chose s'est activé bien avant de pouvoir le nommer. Si bien que la psychanalyse n'est pas la seule question de ce texte, il y a l'écriture : sa possibilité, son risque, et, au-delà d'elle, le projet de rendre à l'invention ses possibilités. Puis un roman d'analyse (non publié ici) en conclusion, en ouverture, par-delà la psychanalyse et sa dimension fatalement instituée qui la tue et rend difficile le travail collectif.

Je veux rendre hommage à Jacques Le Brun (qui nous a quittés le 6 avril 2020) qui, alors directeur de la collection *Scripta* de l'EpSF (qu'il avait dénommée ainsi à sa création), deux fois ces trois années a lu ce manuscrit et m'a répondu autour d'un

café, une fois, puis deux, pour avancer, pour décider un peu de telle partie ou telle idée. Le résultat ici présenté lui doit le travail que nous avons partagé.

Mon expérience de passant ayant eu lieu entre-temps, j'ai fait marche arrière et retiré le projet des mains de Jacques après qu'il l'a accepté pour publication en octobre 2019, à la suite de nos échanges et de mes réécritures. Puis, après sa disparition, sur les conseils d'éditeurs avisés, qui n'ont pas retenu le projet, mais l'ont encouragé ces quatre dernières années, je l'ai proposé à nouveaux frais à la collection *Scripta* de l'EpSF en septembre 2020, sans que nous puissions éviter quelques complications qui tiennent peut-être à l'expérience de la passe et à la vie de l'école.

D'une pareille lecture, d'une telle écriture, sans doute une théorie se laisse-t-elle lire en filigrane, une théorie de la cure, de son objet, de son but, de sa fin, de son terme, du passage à l'analyste (autant de notions qu'il faut distinguer) ; chacun·e peut l'énoncer pour son compte, à son tour, et le faire savoir, non pas à partir de ces pages, mais des siennes propres à chacun·e.

À celles et ceux pour qui l'opacité de ces lignes fera barrage, qui de leur expérience s'en trouvent trop « éloigné·e·s » au point de n'y comprendre rien, ou pire, d'y déceler un exemple (ou un contre-exemple), je dis ceci, tant il est clair que le savoir entre dans le cabinet à chaque séance, même insu encore, là où toutes et tous le tiennent et sont tenu·e·s par cela, inconsciemment : ne vous y trompez pas, la réinvention de la psychanalyse est l'affaire de tous et toutes. Le monde de la psychanalyse, ce n'est pas *Le Bureau des légendes*, pas besoin d'être autorisé « à en connaître » par quelque autorité dilatée réifiée, le désir peut suffire pour aller y voir ce qui s'y loge, et d'en faire consister des savoirs à discuter avec d'autres.

J'ai hâte de vous lire !

Quoi la passe

Les principes des dispositifs de passe s'appuient sur la *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École* de Jacques Lacan, disponible dans ses *Écrits* et sur Internet.

Principes de base adoptés² par l'EpSF : un passant parle, séparément, à deux passeurs qu'il a tirés au sort. Après ces rencontres, chaque passeur témoigne devant un cartel de la passe constitué à cet effet. Le cartel, à l'issue de son travail, répond par une nomination d'A.E. (A.E. – Analyste de l'École) ou non, puis se dissout.

Chaque groupe, école en particulier, des groupes qui ont choisi de se constituer en école, a élaboré diverses variations plus ou moins importantes, toutes significatives qu'il n'y a pas à résumer.

De même, les règlements des dispositifs de passe chargés de faire fonctionner la procédure initiale mise en marche à l'EFP³ en 1969 existent et sont plus ou moins disponibles ici et là, dans les livres, sur Internet. Ils n'ont pas à être compilés ou classés. À chacun·e d'aller y voir si ça compte. Ces dispositions précisent les modalités de constitution du Collège de la passe au rang duquel sont tiré·e·s au sort les membres du cartel de passe (parfois désigné en jury pour certaines écoles), la désignation des passeur·e·s par leur analyste, etc.

² En annexe.

³ École Freudienne de Paris, fondée par Jacques Lacan en 1964.

Fragments d'un journal d'analysant

Un journal s'est ouvert peu après avoir commencé de recevoir des patient·e·s, après quelques années de cure. Les années précédentes avaient suscité quelques notes, éparses, sans suite. Sans savoir que ces morceaux de texte allaient constituer quelque chose, ni même avec l'idée que cela durerait dans le temps, elles ont été consignées sur un carnet, dans le téléphone, sur le chemin des séances en y allant ou en repartant, le plus souvent dans le métro, durant le trajet toujours un peu précipité, attrapées au vol. La syntaxe est grossière, la grammaire peu respectée. Mais c'est ainsi que les mots sont venus, en l'état.

Des deux mille notes prises au total sous cette forme, il n'en reste ici que quelques-unes, celles qui intéressent l'objet de cette construction d'écritures. Aucune n'avait été relue avant que le livre, la structure du livre a surgi, peu après mon expérience de passe en tant que passant dans le dispositif d'école de l'EpSF. Lorsqu'il a été possible et nécessaire de me dire qu'un livre d'écritures était donc bien là, qu'il s'était préparé et devait être mis en forme pour être publié.

Pensées fugaces, questions insolubles, éclairs de génie, blagues, répétitions, impasses, suspens et ouvertures, d'une analyse restent des notes, pas n'importe lesquelles. Les séances ponctuent le processus analytique, marquent des temps spécifiques nécessaires ; les notes attrapent au vol l'écho de ces séances, leurs attentes aussi. En voici, chronologiquement, une sélection. Des illuminations s'invitent aussi dans la danse, des incohérences « théoriques », des aberrations complètes : rien que des trouvailles, des instantanés de pensées, au fil de l'association libre et ses effets. Chacun, chacune y trouvera des lignes, un reflet de son propre chemin, un bouleversement sensible de la langue et de la parole. Sans doute faudrait-il lire à haute voix certains passages.

La chronologie respectée des prises de notes rend compte de l'a-chronologie du temps psychique et de l'absence de temps à l'inconscient. Tout y est mêlé en apparence, mélangé, répété. Les temps de conjugaison, la syntaxe, la grammaire et l'orthographe y subissent des variations, laissées intactes puisqu'elles rendent toutes compte du mouvement de la parole dans la cure.

De toutes ces notes, seulement une poignée ici retenue : celles qui servent la question de la transmission et de la réinvention de la psychanalyse, qui témoignent à elles seules de l'expérience analytique, aussi vertigineuse et effrayante qu'indispensable. Les notes qui relèvent strictement de la vie de Vincent Bourseul demeurent dans mes carnets, bien à l'abri de mes secrets. Restent ces pensées écrites à la va-vite, entre réalité et surgissement, invention et compréhension fugace. Elles sont de mon expérience analytique, donc de celle qui traverse mon analyste et les analysant-e-s que je reçois, et au-delà de l'école et de ses membres. De qui parlent ces notes ? De tous ceux-là, et d'autres encore, ceux à venir surtout. Elles ne sont que le contenu de ce qui vient à la lisière de la pensée sous l'effet des séances. Bien malin qui peut dire de quoi ou de qui elles parlent exactement. Elles attrapent seulement ce qui devait être temporairement écrit, comme on écrit pour écoper le fond de sa barque.

Les notes de ce journal se sont peu à peu raréfiées, puis arrêtées tout à fait. Ceci s'est produit alors que les enjeux de l'expérience de la passe (dont il sera question plus loin) ont pris le pas sur le reste, sont devenus l'actualité la plus brûlante, jusqu'à ce que la cure elle-même commence à trouver les conditions de son terme, au-delà de quoi le journal de cure devient un moment historiquement déterminé et clos.

J'ajoute, au moment de conclure l'ensemble de ces pages, qu'un nouveau journal s'est ouvert depuis que cet assemblage a pris forme ou presque, un journal qui porte un nom, cette fois-ci, *D'une frange, l'autre*. Peut-être en sortira-t-il des choses à lire par d'autres.

Tout apparaît ci-après tel qu'écrit sur le vif, sans correction.

L'effet de l'injure fait écho à la morsure du signifiant. Elle n'est possible qu'à révéler le traumatisme du langage, comme trauma sexuel, rencontre avec le phallique.

Tout est langage, mais depuis quand ? Depuis qu'on a un corps, ou bien dès avant le corps du langage, au temps du tas de chairs ?

Accroché à ce qui se dit comme aux bords d'une corniche.

Faut pas avoir peur du vide, du vide de l'Autre en tant qu'il invite à rejoindre ce qui se dit dans ce qu'on lui adresse.

Ne pas céder sur le désir, c'est savoir qu'être libre n'est pas faire ce qu'on veut, quand on veut, comme on veut. Parce que le vouloir est traversé par le désir inconscient. Et que la liberté d'un sujet s'apprécie dans l'écart aménageable avec ce désir.

Cette vérité sur la liberté après mes expériences jusqu'à aujourd'hui, je veux bien y croire de l'avoir rencontrée. Alors donc, c'était vrai ce que la théorie racontait, et c'était faux tant que je ne l'avais pas traversé moi-même. Je dis que c'était vrai, après, seulement parce que c'est vrai maintenant, et après.

Le surgissement de l'inquiétant est la marque d'un vacillement qui est produit par l'avènement de l'étrange. Ce trouble émerge au lieu d'une représentation (image de soi) qui signe la défaite de son pouvoir symbolique. Le sujet, à qui cet objet qu'est la représentation est lié, s'en trouve destitué lui aussi. Le rapport sujet/objet : l'un n'existe que par les grâces de l'autre. L'inquiétant dévoile l'objet qui était « représentation-symbole ». La chose remonte, et avec elle de quoi défaire un

équilibre, un dispositif acquis, qui reste ensuite à reconquérir. C'est la place même du sujet qui est mise en jeu, car la mise en cause de l'objet met en cause le sujet. Il faut donc suturer et réaffirmer les contingences capables de circonscrire l'objet, depuis la pulsion dans le corps jusqu'à la représentation et le symbole, en passant par la traversée du rapport à l'Autre dans ses vacillements. Pas étonnant que face à cela, pris dans cette expérience terrifiante, beaucoup en viennent à tuer imaginativement, symboliquement ou réellement.

Dispositif capable d'accueillir le transfert, le sujet témoignant de sa tentative d'affranchissement de la pulsion, de son rapport à l'Autre, et plus largement l'irréductibilité de l'inconscient.

J'aurais aimé que cela soit autre chose.

Se rendre compte, après coup, que l'on a fait le choix du vacillement, de l'ouverture psychique, quitte à affronter un courant d'air, et que ça continue, que cela ne s'arrêtera jamais. Je dis que je ne suis pas sûr de vouloir signer, et je m'aperçois que c'est déjà fait (sans quoi je ne me dirais pas cela). Ce n'est pas un point, mais une ouverture non refermable, une plaie entretenue. Rien ni personne, et sûrement pas la place de l'analyste à occuper, ne peut refermer, apaiser ce vacillement, la poursuite perpétuelle de l'analyse et ses effets.

Que cache l'apparente et générale préoccupation de toutes et tous sur la différence sexuelle ? Elle cadre le souci majeur qu'occasionne le réel du sexe, le non-rapport,... La différence des sexes n'en est qu'une des manifestations symptomatiques. Au sens où le symptôme supporte le sujet.

Je suis entré en analyse pour savoir si j'allais mal normalement, disons au-delà du pic de douleur traversé à ce moment-là : est-ce qu'en dehors de lui allais-je mal normalement ? Puis, je me suis moqué peu à peu du normal et me suis interrogé à ma manière, singulière, sur l'aller mal. Je suis allé mieux. Pas sur tout. C'est la question d'aller bien qui a changé le plus, totalement. C'est la possibilité de la totalité qui a changé, surtout.

La différence sexuelle est du côté du réel, de l'impossible, comme substance de la castration. La différence des sexes est du côté de l'imaginaire (en tant qu'il prolonge un peu du réel), elle est une formation de compromis, un symptôme éclatant au symbolique.

Homme et Femme ne viennent pas de la différence anatomique des sexes, ils sont des fruits du langage. Que l'anatomie, pour avoir dicté certaines caractéristiques des rapports humains entre les mâles et les femelles, ait pesé et pèse de tout son poids c'est une chose, mais ce n'est sûrement pas elle qui exige ni ne nourrit ces productions symboliques que sont Homme et Femme. C'est bien pour cela qu'à modifier le réel il n'y a pas toujours de transformation du symbolique.

Au bord de l'inconscient et au bord de la catastrophe du réel, à ce point où si on ne meurt pas tout à fait il est néanmoins possible de s'éteindre. S'il n'y a pas de point à atteindre, il y a au moins un trajet qui se révèle être irréversible, c'est vertigineux. Ne pas savoir où l'on est et pouvoir dire que l'on se tient quelque part, c'est tout de même une chose un peu étrange.

Je suis en colère et désabusé de constater, d'éprouver que même une école de psychanalyse ne peut pas soulager de l'expérience analytique, elle peut peut-être

accueillir un travail en lien avec d'autres, travaux qui peuvent me soutenir, mais elle-même n'est pas un soutien. Pour le reste, je suis bien seul, dans mon analyse, dans mon travail de psy, de pratique clinique qui se veut analytique, je suis tout à fait seul. Je comprends mieux pourquoi l'on peut solliciter d'une mauvaise façon une école, vouloir « avoir » une supervision, ou se former « auprès de untel », etc. Tous ces réconforts imaginaires qu'une école devrait prendre bien soin d'éviter d'encourager.

Une école accueille la possibilité d'un travail, mais elle accueille d'abord un fantasme qu'il convient de défaire.

Le point vif, ou le trou béant, que je repère : il n'y a pas moyen de le boucher ni de l'éviter, c'est une brèche, une ouverture, c'est l'ouverture. Instable, difficile : ne peut être refoulée ou bouchée. Je ne peux que m'entretenir avec cette brèche, comme on se soutient d'une espèce de conversation. Elle n'est pas le confort ni le repos, elle est la surprise et l'inversion, une survie pleine.

La spiritualité est un bon moyen de donner du sens aux choses qui n'en ont pas, et persister à ne pas croire ni reconnaître l'impossible.

Ce n'est pas parce qu'il se passe quelque chose qu'on en sait quelque chose. Et d'ailleurs, souvent, l'on fabrique du savoir sur quelque chose qui ne s'est pas passé, mais qu'on aurait voulu qu'il se soit passé comme se passe les choses que l'on croit saisir, détenir, d'en extraire d'emblée un savoir vainqueur. C'est se tromper sur le fait que des choses se passent très en dehors de toute possibilité d'en détenir d'emblée quelque chose. Cela peut se faire, mais pas n'importe comment, avec une certaine marche à suivre, une procédure... la passe ? Le savoir à en dégager n'est pas de

l'ordre du savoir qui se détient aisément, ou dont on triomphe sans peine. Ce n'est pas un savoir qui se dépose, mais qui circule et qui se laisse capter parfois, qui laisse en plan le sujet quoi qu'il en soit, un sujet sans savoir d'un savoir sans sujet.

Le signifiant représente le sujet tandis que le performatif s'articule au « je » de l'énoncé. Ceci a des conséquences importantes sur le rapport du sujet à l'énonciation. « Je » n'est pas le sujet pour le signifiant, alors qu'il l'est pour le performatif : voilà deux rapports au langage et à la subjectivité bien distincts qui se sépare là où le sujet se divise, est divisé. Je crains que le second (performatif) évite la division du sujet au profit du produit subjectif (ce qui n'a strictement aucun rapport), quand il est convoqué pour la réunification des territoires subjectifs sinon occupés, parfois déliés, et qu'il risque alors de soutenir un effort de totalisation subjective — toujours fasciste par essence puisqu'il dément la division du sujet.

À quoi ça sert la psychanalyse ? À se rapprocher de la cause au besoin de parole de l'humain. Pourquoi s'est-on mis à parler, et avoir continué de le faire (pourquoi n'avoir pas réussi à s'arrêter de le faire) ? Peut-être parce que ce que l'on vit nous impose de traiter ce que cela nous fait de vivre, et d'avoir à le supporter, tout simplement. Comme s'il n'était pas humain de vivre sans le savoir, quand bien même l'ignorance ou la bêtise peuvent être choisies religieusement.

On crée le sexe comme on invente l'inconscient, par l'analyse.

Je donne à manger à Dieu pour éviter qu'il ne me mange. C'est sûrement là le pourquoi de la circoncision. Pour pratiquer la psychanalyse, il faut bien s'affranchir de la nécessité de Dieu. Mais d'abord la reconnaître lorsqu'on la rencontre dans la cure.

Le biologique est pour Freud un modèle d'inspiration du vivant, non la vérité du Réel (ou de la Chose).

L'identité sexuelle est un barrage contre la démoralisation en fin de la cure, contre la tristesse, une consolation de pacotille. Pour une cure non terminée, cela va sans dire...

Les chairs se parlent si la parole est laissée se départir de l'enveloppe des signifiants pour ne laisser passer que ce qui cause avant les mots.

À propos d'identité, de politique et d'esthétique. Les processus psychiques qui président aux productions des normes sont eux-mêmes présidés par l'expérience sexuelle du sujet. Tel est ce que l'expérience de la psychanalyse, depuis Freud, nous enseigne. Mais quelles formes peuvent-elles prendre, ces normes sexuelles, aujourd'hui ? Les trouve-t-on sous les traits de symptômes nouveaux, de libertés nouvelles, de nouvelles intégrations, de nouveaux critères physiques, de nouvelles exclusions ?

Le siège de la pensée : au corps de l'autre ?

Il arrive que la présence de l'autre vienne répondre à toutes nécessités de penser. Plus besoin ou pas moyen de penser. Drôle de paradoxe, repos tendancieux, quiétude ravageuse aussi. La pensée émerge par nécessité, à soi-même et à l'autre. Elle est au-delà de la nécessité physiologique. Et pas complètement au-dehors de soi, bien que liée à l'autre et à soi – qui est un hors sujet en lui-même. La pensée se trouve

hors sujet donc, entre la chair et l'autre où elle garantit le soi. Elle peut ainsi être envisagée comme étant au corps. Elle relève du corps ce qui est pris dans l'image – et l'au-delà du spéculaire – de soi. Elle est de l'autre côté du miroir, vers l'image non réelle. Elle est peut-être de ce point de vue virtualité.

« Je vous ai tiré au sort comme passeur. » a-t-il dit, au téléphone.

Les glissements d'une dimension sont limités par ceux d'une autre. La jouissance change jusqu'à ce que, par exemple, l'image du corps soit interpellée et mise au travail dans ses défauts de représentation, dans sa dimension spéculaire et non spéculaire, et que cela soit mis en sens dans une histoire et une fonction symbolique qui articule le sujet à un ordre symbolique (non pas établi mais toujours en établissement). L'image, elle, donne naissance à la possibilité de l'objet par la force de la représentation spéculaire. La surface sentie devient forme et organe. Le plan devient non plat, il s'oblique, il se dilate. La surface qui sent indique l'absence de l'objet, le primat de la substance d'avant l'objet et de l'objet substance en tant qu'objet fait de senti envahissant.

L'identité est au sexe ce que le genre est à l'identification : un reflet imaginaire.

Le fantasme est traversé d'être révélé, et révélé par sa traversée. Il en résulte une horreur du sujet pour ce qui tout à coup prend forme, sens et senti de ce qui l'assigne ou le subjective (assujetti) au croisement de l'imaginaire, du symbolique et du réel par quoi lui vient non pas le fantasme en lui même, mais l'ouverture par laquelle cette traversée s'initie.

La jouissance, à cette intersection, violente le corps du sujet. Changer de mode de jouir est rendu possible, mais aussi nécessaire ou inévitable, par cette traversée, cette

révélation du fantasme *fondamental*. Il n'est plus possible de jouir ni d'être le même pour aucun autre – ressemblant aux autres d'autrefois. Et dans le même temps, la persistance de cette jouissance historique provoque, par l'entremise des restes – des résidus du fantasme en lambeaux, mais pas disparus – le retour de l'imaginaire visage fantomatique de ce qui aura été autrefois la figure paradigmatique de cet autre du fantasme où le sujet s'est lié pour toujours, jusqu'à ce que l'analyse en vienne à encourager sa retrouvaille – au risque que même la jouissance parvienne à se délier pour prendre une autre configuration. Alors le sujet dans son ensemble entame une recomposition de son mode de jouir, sans effacer tout à fait l'ancien qui reste passé outre tombe, capable, peut-être, de déstabiliser à l'occasion. La vérité du fantasme finit de forcer le sujet à voir, ce qu'il est, où, quand, pour qui, pour quoi... ce qui lui fait horreur : se voir là, jouissant ainsi, pour ces motifs. Qui peut regarder cela sans frayeur ?

Rendre compte de la vie, est-ce possible ? Rendre compte d'une analyse, est-ce possible ?

La psychanalyse c'est une histoire d'amour qui, pour une fois, mène à la liberté, donc à la séparation et non la rupture.

Longtemps je suis resté au bord de l'écriture. Où pouvais-je bien me tenir ailleurs que là ? Il n'y a pas d'autre place que celle-là, même si l'on écrit déjà.

Le désêtre de l'analyste c'est aussi l'expérience du non-être de l'analyste, cette expérience distincte de la destitution subjective par quoi il a dû passer au cours de son analyse. Le désêtre est l'expérience de la non-causalité subjective et non pas celle de la non-conséquence subjective : l'acausalité de l'être contre l'inconséquence du

sujet. Même la présence de l'analyste n'est pas cause de l'être de la personne faisant fonction d'analyste, elle est autre. Ce à quoi mène l'expérience analytique nouvelle du plein, un plein non que subjectif et non qu'être, un plein causal. Il faut, sans aucun doute, avoir traversé le film du fantasme pour y accéder.

La biosubjectivité est une façon de penser dans la modernité l'avènement du pulsionnel que Freud décrit depuis le biologique. Deux dépassements se font écho dans ces deux perspectives à priori éloignées : celui du strict besoin instinctuel avec Freud quand il fait de la pulsion le représentant psychique du besoin physiologique, et celui du bio-corps soumis au bio pouvoir du sujet foucauldien dépassant son biologique ayant valeur de bio-soumis pour aller vers un représentant de ce dépassement qu'est la biosubjectivité. La biosubjectivité est le représentant politique de l'avènement du biopolitique de Foucault lorsque il fait de la biosubjectivité le représentant politique/social/psychique du dépassement du corps-biopolitisé. Deux dépassements, celui du besoin physiologique devenu pulsion – comme concept limite –, et celui du corps-biopolitisé devenu biosubjectivité. La biosubjectivité est un concept limite tout comme la pulsion est un concept limite : entre le besoin physiologique et la représentation psychique de ce besoin, et entre le corps biopolitisé et le dépassement de cette polititisation. Le biologique est un modèle d'inspiration du vivant chez Freud, chez Foucault le biologique est une condition d'asservissement du sujet, ce qui ne veut pas dire que ce ne soit pas un modèle d'inspiration du vivant chez Foucault ou une condition d'asservissement du sujet chez Freud, il se trouve que l'un et l'autre ont appuyé sur deux bords distincts d'une affaire qui est sans doute plus commune qu'elle en a l'air : le biologique comme dépassement de l'anatomo-politique du corps chez Freud *et* chez Foucault.

La passe ça sert à faire tomber les châteaux de cartes, ça sert à pulvériser les édifications scabreuses de savoir-faire et de savoir-être pour se contenter de la place vide du dégagé de la relativité d'Einstein. Ne plus faire semblant de disjoindre

l'espace et le temps, mais assumer le vide imposé par la relativité, la plénitude du vide.

N'ayez pas peur des tremblements, ni de la rupture ou du changement. Cela vient du très loin des océans. Cela remonte des terres oubliées de l'humanité défaite.

Il faut d'abord avoir changé le corps, le regard et sa propre voix, pour qu'enfin apparaissent les possibilités de changer ce « - 1 », ce point « 0 » d'avant soi-même qui a fixé le ton du discours dans quoi l'on s'est inscrit d'y naître comme sujet.

L'identité nous ramène par ses crises à la disjonction du nom de l'objet et de l'image. En cela elle est une métonymie de la cure ou tout porte à croire aux effets de transferts hors cure dont témoignent nombre des phénomènes identitaires.

Toute la réalité participe de cette surface des corps, entremêlée de corps et d'objets, et les corps sont les seuls à présenter des orifices qui conduisent à cette autre dimension impossible, ce néant, ce vide, cette immensité. Comment ne pas craindre cette fusion des premiers jours qui se joue derrière chaque orifice du corps ? Angoisse fondamentale et désir principal.

Une norme sexuelle existe : tous veulent échapper au réel du sexe.

La réalité est une surface avec des trous. Devant chaque trou on installe l'autre par nécessité de garantie. Avec l'analyse on achève l'inexistence de l'autre qui n'existe pas

et l'avènement de la présence de cette béance au symbolique, qui se fait sentir en bien des points. On y met aussi toutes sortes de conjurations et symptômes visant à résoudre cette intuition en forme de crainte sur son inexistence et la nécessité de faire fonctionner la réalité malgré tout.

Il manque un modèle pour répondre à l'absence de sens et un modèle pour répondre à l'envahissement de la jouissance. Croire en Dieu ou dans la psychanalyse ne suffit pas, ça n'installe pas au dedans de moi le truc qui ferait que tout ça s'articulerait autrement.

En instant ne plus finir, mais avoir terminé de vivre. Accéder à cet au-delà de la vie, l'après qui ne vient pas, celui qui est là pourtant, toujours. Que la solitude pleine rencontre ce qui l'atteint dans le jaune du matin, au cœur de la nuit noire et complète qui ne voit plus venir la promesse de l'aube. Exprimé enfin le tout de ce qui pouvait se dire, être dit, dit, entendu. Complétée la boucle des services par ce dernier hommage. En finir pour que cesse de ne jamais commencer ce qui ne vient pas d'arriver par ailleurs. Mourir. Mourir enfin.

Une pensée c'est ce qui émerge à la faveur d'un décalage entre la chose perçue et le système de perception.

Ça y est c'est officiel : je suis bête.

La débilité c'est mieux que l'angoisse.

Après ma propre mort, la psychanalyse est la chose la plus importante qui me soit arrivée. C'est le plus sûr de ma vie entière. Aujourd'hui je peux le dire, j'ai été entendu. À moi c'est arrivé, cette chose si rare que celle d'être entendu, s'en apercevoir après que cela se soit fait. Cela donne la possibilité de dire et d'entendre ce que l'on dit, ce que d'autres disent. Qu'ils soient entendus à leur tour.

LA PSYCHANALYSE est un processus qui s'active, se déclenche grâce à un certain dispositif d'interlocution qui, précisément, n'en est pas une ou prend soin de l'éviter. La psychanalyse, une psychanalyse, c'est ce qui se produit lorsque quelqu'un, l'analysant, vient à se saisir de l'offre de parole faite par un autre, l'analyste. Une offre de parole visant la liberté de cette parole analysante, bien que sachant ce que parler veut dire, ni l'un ni l'autre de ces deux-là rassemblés ne sauraient prétendre pouvoir l'atteindre jamais tout à fait. Pourtant c'est bien cette visée, impossible, mais non vaine, car si productive, qui est mise à l'honneur sous l'effet d'une autre chose ambivalente, car elle aussi autant soutenante que limitative qu'on appelle le transfert. Une psychanalyse c'est parler, ou plutôt tenter de dire tout ce qui mériterait de l'être pour y déceler dans les creux de la parole ce qui de l'inconscient mériterait à son tour d'être traité d'être dit et transformé, sous l'effet du transfert dans ce dispositif de non-interlocution, voilà ce qu'est la psychanalyse. Loin des concepts théoriques qui peuvent en être extraits, mais qui, comme toute théorie produit des effets de normes, la psychanalyse est avant tout une expérience de parole ou ce que parler veut dire est pris très au sérieux, à la lettre pour ainsi dire. Car parler, dans ces conditions, fait quelque chose, transforme l'inconscient, offre à l'être parlant de transformer ce qui le détermine malgré lui et, s'efforçant de libérer sa parole de se rendre libre lui-même, et surtout d'extraire ce que serait une réponse sur la vérité au cœur de la liberté toujours relatives l'une et l'autre. De cette expérience unique et incomparable avec aucune autre dans la vie des êtres parlants, il ne peut pratiquement rien être dit en dehors du colloque analytique ou la chose analytique se produit. Les théorisations sont condamnées à n'exprimer rien qu'une autre chose qui n'est pas la cure, qui n'est pas l'expérience psychanalyse. La seule voie possible de théorisation débute par la nécessité d'assumer cette contingence qu'une parole sur la

psychanalyse en tant qu'expérience ce ne sera jamais qu'une parole exprimant la relation que celui ou celle qui parle entretient avec la psychanalyse, qui n'a d'ailleurs pas même besoin d'en avoir faite une car chacun chacun entretient avec sa psychanalyse même imaginaire une relation spécifique qui détermine tout ce qui peut être dit sur la psychanalyse. Une psychanalyse est une expérience de parole où la vérité et la liberté sont relatives et/ou l'invention du savoir est permanente puisque chacun a à réinventer la psychanalyse par lui-même pour son propre compte, et non en référence au compte d'un autre sans quoi la cure échouerait et renforcerait l'aliénation subjective à un savoir supposé.

Le savoir auquel peut croire l'analyste est difficile à croire. Il n'y croit pas d'ailleurs, il le dément.

Je suis devenu analyste de la pire manière possible, à savoir la seule par laquelle je pouvais le devenir. Passer par le pire ne s'évite, sauf à rester sous le père. La manière à soi de devenir analyste est forcément la pire, ensuite ça s'éclaire, ça s'ouvre, ça s'écroule pour s'autoriser du lui-même à le devenir et le rester, tenter de le rester, autrement, en étant entré dans le discours analytique pour de bon.

Ce qu'il y a à faire : continuer. Pour soi, pour les autres, par soi et les autres, continuer que le discours analytique opère encore. Consentir ainsi à sa vérité, telle qu'elle est inversée, sans traduction possible en savoirs malléables, une vérité folle.

Ne rien faire, mais le faire vraiment. Avec l'engagement et l'authenticité que cette tâche exige, cela n'est pas donné à tout le monde, rares sont les élus. Ne pas se contenter d'une pause au milieu de l'agitation, ni même d'une impromptue vacance.

Refuser l'allègement. Fuir le *temps pour soi* qu'il y aurait à prendre. Laisser cela aux autres.

L'actualité est une exagération de la réalité, une inflammation imaginaire. L'actuel est une exégèse du réel.

La réalité sans le support du fantasme flotte comme un imaginaire délaissé. La prise au sol, calcinée, n'est plus ce par quoi l'humanité s'arrime au vécu subjectif du réel rencontré. Que c'est dur !

Le démenti dont le pas de l'analyste s'accompagne n'est pas seulement le démenti levé au terme de la cure, quand la traversée du fantasme, occasionnant la destitution subjective, libère ce que les perceptions premières ont pu donner de traces creusées dans le sol encore meuble du texte inconscient en constitution que le refoulement vient parachever dans son organisation fonctionnelle. Ces démentis là ne sont pas équivalents, c'est pourquoi d'ailleurs ils résonnent l'un avec l'autre en déplaçant le sujet dans la structure (ce qui vaut sans doute pour une modification de la structure). Celui du pas de l'analyste est double, initié finalement par son second temps où de l'analyste le choix se confirme, à rebours du temps de son initiation passé à l'occasion du démarrage de la pratique, de l'installation du non-analyste en espérance. C'est sûr cette initiative que le démenti du pas de l'analyste se forge, quand bien avant d'y être un peu plus, de l'analyste se propose d'y fonctionner déjà, pas encore sûr du choix qu'il ne peut déjà faire, obligé cependant de s'y engager pour que ce choix puisse se faire plus tard. Si bien que l'ébranlement du démenti levé par la cure vers son terme peut dissimuler ce que le passage à la pratique mobilise d'un démenti nécessaire à cette offre d'offre bien hasardeuse, toute aussi déterminée qu'incertaine, fragile et inévitable.

Mobiliser la force du langage invite à la mesure. La parole résonne mieux au vide.

Nul ne peut aimer la sexualité ainsi sans y laisser sa vie. Jouir se mesure l'instant d'y mourir. Survivre au sexe engage de ne pas trop y être.

Il n'y a rien à apprendre de l'amour.

Il n'est que le reflet des nécessités craintes par la vie dépendante.

De quoi souffrir mieux, de son espoir ou de sa perte ?

Se dresser pour survivre, jusqu'à l'étourdissement.

En relevant le biologique comme roc, Freud a vu juste. Cette préfiguration de la destitution subjective par Lacan, phénomène que le processus analytique rend possible autant qu'incontournable de la cure avancée, situait un point décisif pour le sujet traduit par le « facteur » que ce biologique impose quant au sexe, et que le sujet doit choisir faute de le décider.

La psychanalyse ne serait-elle pas prise dans un vœu de paix, malgré elle, qui la bride ?

Il y'a du réel dans le passage du psychanalysant au psychanalyste. Réel que la cure a rencontré, et que l'école se propose d'avoir en ligne de mire à propos de ce qui demeure impossible à dire, écrire ou cerner tout à fait de ce qui fait ce passage à. L'école se donne cette perspective pour que le devenir analyste ne soit pas raccourci

par les dimensions imaginaires et symboliques également engagées dans ce passage, car elles, dans l'histoire de la psychanalyse, ont été mobilisées pour démentir le réel à l'œuvre dans ce passage. De ce réel, inaccessible et irréductible, aucune satisfaction, aucune raison, aucune idée, pas un même un désir ou un fantasme, tout au plus ce qui en reparait dans la réalité ou ce qui s'en exprime dans les mots. Tous les analystes, de l'être devenus, en le devenant, se sont fondés de ce réel d'où ils opérèrent ensuite puisque qu'il n'est pas saisissable, contrairement aux symbolique et imaginaire dont ils sont aussi par ailleurs et différemment.

Si seulement la psychanalyse pouvait disparaître, je partirai vendre des frites et des crêpes dans un petit fourgon sur une plage du Pacifique Sud. Mais je ne crois plus ni au Père Noël ni rien d'autre de cette sorte. Ce serait si bon, pourtant, d'aller au loin en laissant tout ça ici, derrière soi, que cela reste là ou bien s'envole encore plus loin m'est bien égal du moment que cela disparaisse. Le grand débarassement, c'est autre chose que le grand remplacement, c'est bien mieux, c'est tout. Tout, tout de suite, et hop, plus rien. Me libérer de cela, de cette maudite psychanalyse qui me fait une vie, une vie de pas grand-chose, pleine du pire qui bien sûr libère du père, le découvre. Pas de mensonge avec l'inconscient, tout est vrai. Sigmund a dit vrai, il a tout dit (ou presque). Et moi je suis là, avec ça sur les bras. Merci bien pour cette vie d'embarras humain.

Elle ne me sert plus, l'analyste. Les séances n'accueillent plus ce « s'en servir » pour défaire, lire, dire, écrire, créer. Reste que ma parole, celle qui m'intéresse au premier chef désormais, mais qui n'intéresse plus l'analyste. Elle ne s'adresse plus à l'analyste cette parole, ni à tous les rôles que je lui ai fait jouer, en le sachant, en le découvrant parfois plus tard, en l'ignorant aussi sur certains points encore.

Une nouvelle non publiée

La nouvelle qui ne suit pas (non publiée) est métaphore, et porte les marques de la métonymie que le mouvement transformateur de la jouissance ne laisse pas inaperçue. L'on peut dès lors y trouver la mesure de l'expulsion génétique sur la surface du texte que la parole de cure oblige. Petite histoire littéraire, elle condense et déplace le fond et la forme du cristal où bute l'analyse en ce point de non-continuité phallique, ce passage par le paradoxe de la réalité qui destitue pour conduire, dans l'instant et par la suite, à cette existence textuée de l'être que le sujet sexué analysé ne peut refuser d'être, même s'il n'en sait encore rien qu'il puisse dire déjà. Alors il traduit, il fait l'auteur et s'accroche à un rêve de littérature pour métamorphoser un point de jouissance devenu horreur absolue.

Elle s'est invitée dans la continuité de la cure et du journal débuté avant elle, dans la quatorzième année, sur une rupture. Une rupture dans le travail analytique en général et avec les analysant·e·s en particulier, où ce qui tenait dû se laisser défaire, prémisses de la discontinuité subjective à venir. Elle ponctue aussi, le temps passant m'en aura informé, le moment où je fus désigné passeur. Temps de négociation aveugle où la jouissance semble se disloquer en deux voies distinctes, deux personnages illustrations de l'enchaînement jusqu'à la libération du sujet de ses tourments, enfin revenu à l'enfant de toujours. Mais pour quel être, si le choix d'analyste n'y répond pas et que mourir aux autres peut priver de belles choses ?

Elle reste elle aussi à l'abri de mes cahiers personnels, je lui avais finalement donné pour titre *La Communauté dépassée* – en hommage à Marguerite Duras, Maurice Blanchot et Jean-Luc Nancy.

De point en pas

Un jour, les travaux du Collège de la passe m'ont invité à reconsidérer ma fonction de passeur. Depuis la seconde passe, qui m'avait conduit à recueillir et transmettre le témoignage d'un second passant, mon nom restait dans le chapeau. Je savais plus ou moins que je n'y retournerais pas une troisième fois, que je ne voudrais pas être passeur à nouveau. Mais pourquoi laissais-je donc mon nom dans le chapeau plutôt que de le retirer ? Cette hésitation, mi-observation, mi-attentisme, semblait s'étirer inutilement dans le temps (celui que l'on dit chronologique).

D'avoir laissé mon nom dans ce chapeau m'avait permis de décliner l'offre d'entrer au Collège lorsque cela s'était présenté. N'ayant pas déjà décidé, choisi de ne plus être passeur, je considérais à ce moment-là que l'offre de l'école d'entrer dans cet autre lieu du dispositif ne pouvait court-circuiter, sans risque, le suspens dans lequel je me trouvais. Aussi, bien que proposé par le choix d'autres membres, je disais non et laissais le Collège se former en restant sur le bord d'un pas que je n'avais pas commis, et en amont d'un point que je n'avais pas encore franchi. Peu après, un pas logique plus tard, deux années sur l'agenda, je me trouvais à pouvoir écrire ceci, la veille d'appeler le secrétariat du Collège pour aller tirer au sort mes deux passeurs : je me faisais passant.

Dès la première réunion publique de ce Collège qui fit invitation, je me souviens qu'une métaphore de la traversée eut trouvé forme, à cette occasion, sous les traits charpentés d'un géant passeur de rivière. Je sens encore mon irritation d'alors, assez prodigieuse, à l'écoute de cette référence et proposition. Il m'aura fallu du temps pour en décoder quelques bribes. Premier point. Sur le vif, j'en étais reparti, de cette séance, en pensant que le passeur pourrait bien mieux être un nain, et non un géant, pour penser, en vain, ma réaction face à cette perspective faisant du passeur une surface si grande pour porter assez haut, et assez fort, le témoignage du passant d'une rive à l'autre. Un Géant fait bien une grande surface, m'étais-je proposé, pour rire un peu sans pouvoir me dérider. Le passeur, je le voyais plutôt comme un nain que le passant verrait comme un géant, de l'investir tant de son témoignage à lui confié. C'est que j'avais accepté d'être celui-là qui recueille le

témoignage d'un passant. Cette expérience, reconduite, terminée alors ne l'était pas tant que ça.

Refusant le gigantisme de l'affaire, qui moins que la grandeur en traduit bien la conséquente consistance et les conséquences consistantes, j'en étais à préférer le rapetissement. Mais point d'Alice sur ma route avec ses biscuits réducteurs de taille. Point de Lapin blanc pour me guider. La chute, rien que la chute aventureuse, au temps dilaté, de l'entrée du terrier jusqu'à la petite salle et sa petite porte. Non, et non ! Le passeur ne pouvait pas être une si grande affaire, bien que prétexte à nombre d'affaires institutionnelles dans l'histoire du mouvement psychanalytique. Point de Reine de Cœur non plus, mais l'analyste et rien d'autre, puis l'analyse et quelques autres. Je commençais de savoir ce qu'il en était pour moi d'avoir fait le passeur, et je m'efforçais d'y adjoindre un « ... mais quand même », pour éloigner l'épreuve d'en sortir, par la petite ou la grande porte, d'avoir ou non à en savoir quelque chose. Organiser le démenti demande de l'énergie et de la force. En faire les frais, et s'en remettre, invite à l'usage d'une force colossale éprouvée petitement, depuis la miniature du passeur éclipsé par la passe et sa drôle de consistance, invité à éprouver la matière de l'absence, celle des récits des passants, puis la sienne propre mise au jour dans l'après-coup des procédures menées à leur terme. Il m'aura fallu connaître cela pour sortir du chapeau en laissant la porte entrouverte. Son impossible fermeture empêche ou rend caduc tout claquement théâtral de la lourde. Point de boulevard sur cette scène-là, mais le léger battement de cils d'un nouveau regard porté peu après où le gond de la passe partage les pas de celui/celle qui s'y avance, sur le petit chemin. Un pas qui fait point à ce qui insiste. Une rive qui ne se distingue pas de celle qui la regarderait d'en face. Premier pas. La traversée ne fait pas que tracer la voie filante depuis la brèche d'où s'éclaire en un temps l'étendue d'un espace. La traversée fomenté du même trait le repiquage du point qui fait un pas, en y doublant la maille pour que rien ne file. Que la maille ne file pas en ce point assure du pas dans l'empreinte duquel un poinçon s'y laissera voir, lire par d'autres. Ceci semble si sûr que c'en est presque bête de l'écrire. M'y aventurerai-je plus avant pour autant ? Ça reste à voir. Je n'ai jamais aimé les manèges de la fête foraine, jamais. Trop de retournements et de vertiges... si j'avais su. Le grand huit, on sait quand ça s'arrête, même si l'on pense qu'on n'en verra pas la fin. De la passe, par

quelques bords et bouts qu'elle s'aborde se révèle être plutôt 1 – un retournement : de voir, d'apercevoir que ça s'arrête, l'on pense à sa propre fin ; 2 – un déport : de ne plus rien voir, l'on finit par s'arrêter pour repérer ce nouveau lieu. Est-il en face ?

Non pas. La traversée n'engage pas la rectitude, mais supplie que de travers, l'on conduise des pas dans ce nouvel espace. Traverser impose qu'un aller vers se laisse voir pour qu'apparaisse la traverse qui en aura été, pour peu qu'elle s'offre à l'observation, nécessaire à ce que la chute s'éprouve. Le vertige indique que la perspective a changé, qu'une dimension emplie de vide et de quelques riens se présente d'être goûtée pour chaque « grain » qui la fait, par chaque « pore », jusqu'à l'apaisement du corps et de l'âme, pour sortir du battement tapageur de l'oscillation surgissant entre la mort et la folie. J'allais donc m'y présenter, à cette passe d'école, avec l'espoir et la nécessité de faire entendre ce quelque chose qui me fait aujourd'hui pouvoir pratiquer avec d'autres au commun de l'expérience du vivant.

Lettre aux passeur·e·s

Le Lapin blanc m'ayant quitté un peu de l'avoir trouvé sans pouvoir dire ce qu'il était, Alice devenu à mon tour, sans pouvoir en prendre ni le pouls ni la mesure, j'écrivais à mes deux passeur·e·s imaginaires – dont je ne connaissais pas encore le nom, mais que j'allais rencontrer puisque je venais de me présenter à l'entrée de la procédure et allais tirer leur nom au sort bientôt – nourrissant déjà une adresse, aveugle et déterminée ; cette lettre que je finis par leur remettre à la toute fin de nos rencontres.

À mes passeur·e·s,

Vous à qui je vais tendre cette peau seconde, peau supplémentaire, peau du dessus déjà détachée de la mienne, prête à se retirer comme la vague retourne à l'oubli de son origine dans le ressac.

Vous à qui je vais raconter une histoire, berceau d'un savoir autrefois en jachère, aujourd'hui disponible, tout prêt à l'ensemencement.

Vous pour qui déjà j'éprouve une tendresse étrangère, depuis mon expérience de passeur vers la vôtre à chacun·e, l'un·e et l'autre.

Ce que j'ai traversé jusqu'à vous n'est pas racontable tout à fait, ni par les paroles ni par les textes. À peine pourrai-je en approcher le vif, le tourment, et de cela pas sûr d'en dégager la teneur. Aussi, clairsemé et ficelé par une logique peu visible, je vais vous dire ce que m'ont appris ces moments incroyables de mon voyage analytique, du vol de la vérité, de la dérobaude du sens et de l'univers, de la terreur, rencontrés entre la mort et la folie, et aussi je vous dirai les floraisons printanières, les cerisiers de mars et d'avril qui soutiennent la vie, la folle vie, la pensée, la folle pensée.

Vous que je n'ai pas encore rencontré·e·s et dont je ne connais pas non plus les noms, dont je n'ai pas encore entendu les voix, je vous remercie si vous acceptez de m'écouter et d'aller dire à d'autres ce qui se sera déposé dans les tuyaux courbés de ce téléphone arabe qu'est la Passe.

Drôle d'affaire dans laquelle vous vous trouvez à votre tour de l'être, la passe. Quoi qu'il arrive, de cette passe ou d'autres passées et de celles à venir, ne lâchez pas l'analyse, car l'analytique, lui, ne prend pas congé, et sans la cure, pas moyen d'en supporter certains moments, certaines traversées.

Vous vous demanderez sans doute, ou pas, ce qu'est le passeur. Je peux dire ce qu'il/elle fait le passeur – d'après ma seule expérience. Il/elle écoute un passant qui lui racontera ce qui, dans sa cure, a semble-t-il soutenu ou empêché que le désir d'analyste se manifeste, au travers du désir pour la psychanalyse et, ce dont le passant s'est soutenu ou empêché de cela pour faire avec, pour faire l'analyste pour d'autres s'il pratique lui-même. Le passant racontera cela, ce lui-même qui l'autorise, dont il s'autorise comme analyste depuis qu'il l'a repéré et dont le récit lui fait faire la rencontre, depuis qu'il n'a pas cédé sur son désir – ce qui ne l'a pas empêché d'essayer de s'enfuir, de se dérober : il vous dira ces aventures-là.

Je vais vous raconter, faire le récit, de mon histoire analytique, vous dire ce que l'analyse m'a fait – ce qui tracera la piste –, comment, me semble-t-il, je suis devenu analyste à mon tour – ce qui nous fera faire un tour de piste –, comment, me paraît-il, je le suis finalement resté – ce qui nous fera faire un second tour : trois temps, trois mouvements en hommage et en répétition de l'impossible réel du forclos, de l'imaginaire du démenti jusqu'au refoulement du symbolique. Vous porterez cette tri-boucle comme un bouquet de fleurs du printemps vers d'autres alpages, nourrir d'autres appétits. Je reprendrai ma transhumance, vers d'autres aventures analytiques.

Sur mes épaules, je vous porterai de mon récit, vous et vous seuls pourrez jeter un regard par-dessus ce muret devenu trop haut pour que je puisse y voir clair moi-même, seul. Nous nous hisserons sans que je puisse rien vous avoir laissé d'autre que mes mots jetés au vent. Je serai absent, renvoyé dans mes pénates. Vous leur direz ce que vous avez vu et entendu en répétant ce que j'ai dit, aussi bien que vous le pourrez. Vous le ferez fort bien, j'en suis sûr.

Je vous donnerai aussi quelques écrits, ou traces écrites, à commencer par cette lettre, car l'écriture, chez moi, est devenue par l'analyse une activité quotidienne où se parle ce que je ne sais pas dire, ou pas encore dire. L'écriture me tient autant que je tiens à elle désormais, c'est de structure, pourrais-je dire. L'écrit me devance toujours un peu, il se fait écume des avancées de l'expérience, en divulgue aussi les impasses parfois mieux que les mots prononcés ; il est meilleur que moi pour la poésie. Mais surtout, c'est que bien des choses peuvent

être montrées lorsqu'elles ne peuvent pas être dites, alors il y aura des dessins aussi.

Je ne vous ferai pas l'inventaire exhaustif de ce qui a fait ma cure jusqu'à aujourd'hui, car si elle a rencontré certains termes – dans le passage à l'analyste, dans rester analyste –, elle n'est pas finie. Pour cela, il me reste à analyser ces termes, pour avancer vers la fin de l'analyse ; faire la passe en est un des aspects possibles – hors cure.

De tout ce que je vais vous adresser, en paroles, en écritures, en dessins, vous ferez ce qu'il vous semblera opportun, ce que vous pourrez en faire. C'est vous qui ferez passer des choses, d'autres pas. Vous en transmettez certaines, en refoulerez d'autres, en démentirez aussi quelques-unes (n'hésitez pas, c'est efficace temporairement). Bref, vous ferez le tri que je suis incapable de faire, parmi ces multiples façons pour vous faire savoir ce qu'il en aura été pour moi, que je vous refile en morceaux de réel, de symbolique et d'imaginaire.

Je tâcherai de ne pas trop vous accabler avec les choses trop tristes ou effrayantes, mais j'en parlerai un peu, c'est que je ne peux rester seul avec elles. Et puisque nous sommes, vous et moi, des rescapé. e. s, des survivants psychiques, nous rirons un peu, j'espère.

Mais voilà que j'ai déjà commencé de vous dire avant de vous connaître, vous rencontrer. Alors silence, pour que la parole vienne.

V.B.

Des poèmes pour des autres

De les rencontrer, dès la première fois, un samedi midi dans un café pour la première passeuse, puis un autre café pour la seconde, des poèmes ont surgi. Je ne me souviens pas en avoir jamais écrit, sauf peut-être enfant à l'école primaire. Là, durant les semaines d'entretiens, une quarantaine de poèmes a paru, comme ça, comme de le dire. Ils ne sont pas d'une qualité littéraire écrasante, ni même attendrissante. Mais ils racontent très précisément ce qui meurt à la passe et ce qui se crée à la passe jusqu'au choix de l'analyste : la constitution du *lui-même* rencontré sur la surface des passeur·e·s, comme s'échoue une vague sur la plage, comme se révèle une image sous l'effet des produits du photographe. Ce *lui-même* dont s'autorise l'analyste, pas sans quelques autres, selon la formule augmentée de Lacan par Lacan, je l'ai trouvé là. Exactement là où ce qui devait être dit comme ça, pas autrement et nulle part ailleurs possible est venu éclore contre les passeur·e·s. Le *lui-même* se fonde à la passe (depuis la cure jusqu'au corps des passeur·e·s), tel qu'il rend supportable le choix de l'analyste.

Mais des passeur·e·s en fonction fonctionnent peut-être aussi hors des dispositifs de passe ? Puisque d'autres du *lui-même* et de *quelques autres* se fondent de devenir analystes à leur tour par d'autres chemins que ceux préférés par une partie des « lacaniens ».

En voici quatre, qui intéressent la question de la passe plus directement.

Albert ! Relativise

Dans les couloirs du temps
D'un autre lieu
La trace
Revenue au-devant
Vole dessus le temps
Et passe pour le présent
Elle, qui a seulement changé d'espace

Écho

Pelure d'amour pas dit
Sans mot le son est bruit
Paroles inouïes
L'enfant invente l'écho
Un jour venu, il se défroque
Le bruit lui tombe
Flic ! floc !

L'Æcole

L'analyste a besoin d'une école	pour quitter ses hivers
L'École a besoin d'Æ	pour enrayer ses misères
Des désignés sont sauvés	d'écouter, de parler, de compléter
Des nommés renouent avec l'été	parce que ça leur est nécessaire.

C'est pas-tout

C'est pas-tout les analystes qui	où
C'est pas-tout les analysants qui	savoir
C'est pas-tout les passeurs qui	le pas
C'est pas-tout les passants qui	savoir
C'est pas-tout les Æ que	.

Pour les suivant·e·s

Ce qui meurt fait espoir et texte. Parce que, sur la cure elle-même, rien ne peut être mieux dit sur son terme sans fin qu'avec l'expérience de la passe dans une expérience d'école, seul écho au collectif de la passe, de la traversée qu'aura été dans une cure, à l'individuel, le processus analytique.

Parlons de passe, où nous ne pouvons pas dire la cure sans nous soucier de la reconnaissance des titres que l'analyste ne saurait endosser, sauf à se faire autre qu'analyste. Parce que nous ne savons pas dire le dedans d'une cure vraiment, voyons ce qu'il en est, ce qu'il en reste quand elle rencontre le collectif qui en subit, en reçoit les effets. Ce n'est pas satisfaisant, puisque rien ne vient analyser le groupe, la foule, le collectif autrement qu'en relevant les apories, au mieux, les impasses, si récurrentes. Mais c'est un impossible tolérable, cette passe, repérée dans la cure d'un·e, portée dans un dispositif pour se faire objet d'un commun à construire, dans cette communauté de solitaires, loin des idéaux philosophiques ou politiques.

Oui, l'expérience de passe est une expérience de mort, quelque chose meurt à la passe, et la passe fait mourir quelque chose, mais quelles sont-elles, ces morts que la passe fait résonner, coïncider ? Comment repérer et dire la nature de cette expérience de mort, son étendue, ses articulations avec le processus de la cure individuelle et sa rencontre avec la psychanalyse en extension ?

Il y a un scandale absolu avec l'expérience de la passe qui fait de l'individuel – sur le versant de l'intension – la matière à informer le collectif – sur l'ouverture à l'extension – sur son caractère impossible. L'impossible rencontré dans la cure – dégagé des limbes où le démenti agence le texte inconscient sur les perceptions forcloses d'avant le refoulement originaire – percute sans rencontre l'impossible du groupe analytique qui ne peut pas profiter des effets d'une cure : un groupe ne s'allonge pas sur un divan, mais une école peut se pourvoir en Analystes de l'École pour tenter de faire avec cet impossible, faire savoirs à partir de l'impossible qui y gît, même si cela ne se concrétise pas toujours en éclaircissements.

Là où la communauté, quelle qu'elle soit, se fonde de la mort de l'individu – le groupe analytique en ce sens est un impossible –, une école de psychanalyse structurée sur cette expérience se propose de ne pas laisser passer dans les dessous, glisser dans les soubassements de sa structure ce qu'un groupe ou une communauté doivent refuser de reconnaître totalement pour exister – refus de savoir obtenu grâce au démenti orchestrant reconnaissance et rejet de concert.

Une école de psychanalyse est aussi un groupe de ne pas être école à tous les instants, tout comme la personne de l'analyste n'y est pas en permanence, elle n'échappe pas aux effets imaginaires, comme on dit. Aussi, le dispositif de passe devient de ce fait le lieu d'école privilégié où peut reparaître le savoir refusé par le groupe sur son propre impossible. Ce refus de savoir mis sur la sellette, mis en déséquilibre par le dispositif de passe est activé, nourri par ce que chaque membre de l'école – ceux qui font la passe d'une façon particulière – y engage son propre refus de savoir.

L'intension et l'extension, inarticulables, se touchent néanmoins sur la ligne où peuvent être levés les démentis : la levée du démenti que la cure d'un analysant se faisant passant réactive dans le dispositif rencontre un savoir refusé par le groupe que toute école est aussi. Mais comme tout effet du savoir refusé par le démenti, c'est à l'imaginaire que se produit son retour, faisant mourir à la réalité celui qui s'y risque, au seuil du groupe.

L'A.E. symbolise, est le symbole (ère d'impossible réalisant le réel) de cette gageure, de ce gond intension/extension face au monde. Où ne peut être installée une articulation de l'impossible, l'école y installe un A.E. par sa nomination.

À l'impossible, à l'infranchissable de la cure, la passe fait la nique d'en être le forçage, là où, sans le transfert, le processus analytique lui-même se refuserait à la cure, quand sur l'élan du désir d'analyste porté au dégoût, le sujet débouté de sa demande laisse du savoir décider du sort de l'être, entre la mort et la folie. L'A.E. est le symbole pour le monde de cette expérience récurrente et permanente de faire avec l'impossible.

Qu'un·e analysant·e en fasse quelque chose, du pire, et s'en sorte invite à ce qu'une école puisse nommer chacune des occurrences de ce forçage dont elle est informée par les passant·e·s engagé·e·s dans le dispositif. À condition que la « performance » aboutisse, puisque ce vocable est si souvent usité pour dire la probabilité de la procédure et son improbable. Mais performatif et signifiant ne font pas bon ménage, aussi il est curieux que le dispositif de passe puisse supporter de se risquer à ce point aux limites rhétoriques de son expérience même. Moins qu'une performance, la passe pour un passant, dans un dispositif d'école, relève plutôt d'une tentative de rejoindre la subjectivité d'un groupe constituant l'école, où comme celle d'une époque à rejoindre échouent nombre de tentatives. Sans ces nuances, le performatif, qui prend le « Je » pour le sujet, à contrario du signifiant pour qui « Je » n'est pas le sujet, l'emporte sur l'effort consenti collectivement où peut se vautrer chacun·e par la confusion encouragée narcissiquement d'un individu qui parlerait tout à coup en son nom, par son « Je » : une psychanalyse peut-elle en être si elle aboutit à cela ? La performance de la passe pour une école s'installerait donc, depuis tout ce temps, dans le risque d'accueillir et d'aménager les récupérations narcissiques des analystes en souffrance de leur fonction ? Et de rater, donc, son objet insaisissable pour lui préférer un réconfort de parole subjective partagée au détriment du sujet de l'énonciation ?

Pour supporter une telle expérience à l'échelle du collectif, sans doute faut-il que la cure ait déjà été l'occasion de cette traversée, de cette passe dans la cure. Quand, à avoir traversé le plan du fantasme fondamental, l'être du sujet analysant destitué a rencontré ce point où le pulsionnel en vient – horreur absolue – à décrocher du vivant, s'effondrer faute de langage suffisant, ajoutant à l'expérience de la folie celle de l'acte.

Un·e passant·e commet cette chose folle d'adresser son affaire individuelle dans une opération impossible, où le collectif privé de cette dimension singulière – assujetti qu'il est à l'individuel – s'en repaît avec l'espoir de faire école, de ne pas être qu'un impossible, mais un impossible avec lequel quelque chose est fait. C'est une forme de don, de perte de la part d'un·e passant·e qui fait mourir son cas

personnel au seuil du groupe, avec l'espoir que cela s'installe au joint de l'intension et de l'extension. Car cette procédure est à ce jour la seule expérience possible pour un collectif de se confronter, analytiquement, à ce à quoi la cure permet de s'affronter singulièrement dans le transfert avec son analyste. Rien ne dit que cette expérience est supportable, cependant, quand cette vérité protéique traverse le groupe de toutes parts, non sans déchaîner ce qui peut, à chaque passe, qu'elle donne lieu ou non à une nomination, se nouer autrement pour le collectif. Là où le pire de ce que les êtres parlant·e·s rencontrent ne peut être traité, ni par le refoulement ni par le démenti que l'expérience de passe dans une école peut relever et maintenir vers le réel d'où cela se fonde.

À condition, toutefois, que l'expérience de la cure, pour chaque un·e, ait été menée assez loin, sans quoi le collectif doit supporter – souffrir – des répétitions et autres découragements analytiques qui, ne pouvant constituer de véritables satisfactions, signalent quand ils sont traversés que l'expérience se poursuit. Quoi d'autre pourrait nous assurer de cela collectivement distincts des productions singulières qui témoignent et indiquent des savoirs dégagés nouvellement ? À condition, encore, que la passe ne soit pas devenue le fantasme d'un groupe qui souhaite être une école, qu'elle n'en soit pas la fiction collective confondue avec la fiction d'amour que le transfert, lui, porte et constitue pour la cure d'un·e.

Si la cure n'a pu permettre de supporter, traverser cela au point d'en faire savoir pour le sujet survivant reconnu comme tel, c'est pure folie d'engager cela dans le dispositif. Mais cela ne veut pas dire que le dispositif ne peut pas être sollicité de cette façon ou d'une façon similaire, charge à ce dispositif de savoir répondre comme il convient, sans se laisser déborder par ses propres défaillances. Une école doit pouvoir supporter cela, mais la tâche est bien plus difficile que nous ne sommes prêt·e·s à l'admettre réellement.

Un·e passant·e peut, doit finalement, rencontrer la possibilité de son sacrifice individuel où sa mort à la réalité le·la confirme comme analysant·e aux yeux de sa communauté. Qu'importe, à ce niveau, le « résultat » pour une école, d'une passe donnée. C'est d'ailleurs la seule chose que la passe peut confirmer, faute de pouvoir attester de quoi que ce soit d'autre : ni du désir d'analyste, ni de l'analyste qu'est peut-être le·la passant·e, ni de la qualité de sa cure, qu'elle soit en cours ou qu'elle ait été menée à son terme ; pas de confirmation, attestation ou garantie possible par La Passe dans l'école, contrairement à la passe dans la cure.

En nommant A.E., manière de faire savoir le savoir qui vient au cartel de passe, l'analysant·e se voit confirmer, s'il·elle en doutait, que sa cure aura été l'occasion de réinventer la psychanalyse, réinvention dont l'écho se sera fait entendre au cartel où il aura pris forme de nom là où le réel répond. Le forçage dont il·elle s'est fait l'otage dans sa cure, par le mouvement du désir reconnu, l'excède dans le dispositif comme il l'excéda dans son analyse, prise depuis longtemps dans cette perspective plus commune qu'individuelle – l'aura-t-il·elle reconnu et admis, c'est selon. Qu'il·elle s'en désespère ou qu'il·elle s'en contente fera la différence sur sa pratique à venir, pour les autres à venir qui viendront dire à leur tour, pressés par la nécessité de traverser.

Les déboires des groupes, des écoles de psychanalyse, qui sont toujours aussi des institutions, usent jusqu'à plus que la corde l'épaisseur des êtres qui s'y trouvent engagés. Des ruptures aèrent occasionnellement ces existences chahutées. Mais les déceptions peuvent aussi s'accumuler.

L'expérience de la passe, que de rares écoles de psychanalyse continuent de soutenir, n'a pas encore fait la démonstration de son efficacité à faire savoir sans défaire l'institué, ou bien, version optimiste et futuriste peut-être, à maintenir ouvert ce qu'il en serait d'un rapport à l'inconscient pour un collectif : chose invraisemblable devant l'Histoire connue, ainsi que devant l'expérience de la cure pour un sujet. Si, parfois, certain·e·s praticien·ne·s ont pu montrer des exigences profitables, confinant au style de l'être amené par une expérience plus qu'approfondie de la cure, nous pouvons en saluer les publications restées pour perpétuer. Et regretter, un peu, qu'il

aura souvent suffi de quelques caractères mal analysés par des expériences inabouties de n'avoir pas pu offrir une forme d'apaisement au corps et à l'âme, pour foutre en l'air des travaux essentiels que d'autres, plus tard, sauront reconnaître d'y prendre appui. Ainsi va la vie...

Le décorticage des petites affaires du milieu psychanalytique ne sert à rien. Peut-être aussi parce que l'impossible transmission ne libère pas les groupes d'analystes des apories de l'héritage, des effets de générations où se tricotent à l'imaginaire les transferts analytiques croisés et les concurrences des petits narcissismes bien humains.

De cela, trop sûrs de savoir s'en débrouiller collectivement, après s'en être débrouillés eux-mêmes pour leur propre compte, parfois les analystes font l'impasse (nous faisons l'impasse) sur les culs de sacs auxquels cela expose le groupe – convaincu de pouvoir se prendre pour une école un peu rapidement. Ils l'organisent même, en laissant souvent aux soins du groupe la tâche d'accueillir une trop grande part de la négativité transférentielle dont les cures, dont l'après des cures se trouvent manifestement privés, au risque de grandes pertes pour le travail collectif à l'œuvre.

Ainsi, pensées au bord de l'énervement « tel collègue ferait bien d'aller se rallonger un peu » ou « tel autre reprendre une tranche », sont tout à fait infondés entre projection et fantasme, et tout à fait vrais aussi, si tant est que chaque un-e soit en mesure de savoir assez nettement pourquoi et où il, elle a pu s'en tenir là de sa propre cure, quitter la suite des séances en construisant le terme et la fin dont il a à souffrir pour tout l'après.

Reste, sur les côtés, l'opportunité de dire et d'écrire quelque chose à propos de ces écritures elles-mêmes, celles qui restent en héritage, et la possibilité de l'écriture originale, ses conditions, ses difficultés. Car, sans doute, cela constitue plus sûrement que les incontournables vicissitudes groupales un terrain de travail fécond pour la

pensée. Une zone de frottements suffisamment ancrée en chaque un-e, en son for intérieur, pour que les péripéties et accidentelles querelles collectives ne soient pas si aisément rendues possibles, voire souhaitées.

Au terrain de l'écriture et de la publication résident nombre de difficultés porteuses de nuances insondables qui forcent la mesure, exigent l'exigence, éprouvent tant l'être que le sujet, si bien que les explosions jouissives des tourments sociaux sont accablées, arasées d'être révélées dans leur nature de piètres phénomènes arides et vains. C'est pour cela, sans le savoir si nettement à l'époque, qu'un choix très personnel s'est présenté dans mon trajet. Celui de choisir, de m'inscrire dans une école qui avait su inscrire pour elle-même la publication, donc l'écriture, comme pilier de ses fondations (au côté de l'expérience de la passe). Car c'est de la lecture d'un de ces textes offerts à celles et ceux qui suivront qu'une rencontre s'est produite au point de déterminer le cours d'une cure reprise et renouvelée, jusqu'à devenir analyste et le rester en connaissance de cause.

Que serait une école de psychanalyse sans se pencher, sans se structurer de la question du passage à l'analyste, puis de celle de la fin de la cure, et donc des publications des écritures rendues possibles par ces deux questions donnant forme à ces expériences-là ; individuelles d'abord, s'y adjoignant le collectif pour sujet ?

La passe, son expérience et sa procédure instituée intéressent les analystes dans leurs écoles de psychanalyse. L'écriture issue de l'expérience de la psychanalyse, depuis le cœur d'une expérience d'école, intéresse le reste du monde. C'est sur cette distinction que l'ouverture peut être soutenue, entretenue, à condition que certain-e-s continuent de s'y risquer, d'écrire encore, avec ce que cela comporte de difficultés et de dangers. Ne cédant pas sur le désir, le reconnaissant plutôt en y répondant comme un sujet le peut : fondé, divisé comme les franges d'une plume.

L'écriture, ça arrive toujours par accident ; c'en est un. Une maladie du temps rompu dans l'instant par un rétrécissement de l'espace. Pour savoir cette chose-là, il faut

connaître que le temps n'est que le produit de l'espace éprouvé ; peu le savent. C'est qu'il faut l'avoir sérieusement rencontrée, la chose, pour en avoir appris un bout d'elle. Une de ces découvertes douloureuses et perturbantes que personne ne souhaite à nul autre. Ce qui n'exclut pas le désir d'en soutenir l'horreur, là où peut tenir l'ouverture nourricière d'une perspective minimale pour vivre.

Et puis surtout, écrire, que la lecture de quoi que ce soit déclenche comme une contamination, un réveil ne fait jamais plaisir. Comment cela pourrait-il avoir lieu, d'en retirer plaisir ou satisfaction, étant donné que ce qui s'écrit devance systématiquement l'à venir du présent bientôt ? Non que l'écriture soit divinatoire en art. Mais lorsqu'elle se produit, elle donne à connaître, et fait savoir ce qui sans elle se serait présenté sans en être avisé. À quoi bon, donc ? Cette question s'impose et disparaît aussitôt, bien sûr. Puisqu'il n'est pas possible d'ignorer le supplément d'intérêt que l'écriture possède et offre. Un savoir pris dans ses fils, que le lecteur ou la lectrice, et même l'auteur lecteur ou l'auteure lectrice peut adopter, s'il-elle le décide pour prolonger son désir préalable qui l'aura poussé à rassembler ses lettres. Du plus obscur se fait connaître entre elles ce qu'il y a à savoir, plus loin que leurs contenus qui informent, plus dense et difficile à décrire que l'impossible à dire des mots qui butent au littoral de la pensée lorsqu'ils échouent tout en se constituant trésor incomparable. Écrire a cela de merveilleux d'être la forme la plus sensible du pire.

À quoi bon dire rencontre donc, définitivement un quoi écrire, qui lui répond et l'étend. Mais comment celles et ceux qui n'écrivent pas peuvent-ils et elles s'y risquer ? Quelles seraient les caractéristiques ou les conditions de cette possibilité de l'écrire, seule stratégie et voie à parcourir réelles pour traiter l'atteinte faite au langage par l'intermédiaire du procès actuel contre la parole ? Tout est langage par le dit et l'écrit, donc par le risque et le péril du dire et de l'écrire, tous orientés par le texte et visant le texte.

Un espace existant, propice à ce que l'expérience de la psychanalyse collabore pleinement à celle du langage, des écritures et des paroles échangées, peut avoir existé et perdu tout en même temps les conditions de sa possibilité, du seul fait

d'avoir été bénéfique, d'avoir supporté des émergences favorables aux choses que nous espérons ici, que j'espère dans ces pages. Il faut apercevoir ce rabat de la forme induite par l'espace lorsque du temps, après qu'il a fonctionné, a passé pour que ne soit plus évitée ladite forme. Sur la chose se constitue son représentant, qu'il est aisé de prendre pour la chose même, ou son ambassadeur, par excès de certitude quant au maintien de l'ouverture préalable qui l'aura fait émerger, rendue possible, depuis le pire qui fait centre, c'est certain, mais que l'usage bien que nécessaire de l'espace ainsi formé aura fatalement, à l'usure, recouvert d'espérances venues d'ailleurs, portées par d'autres venus rejoindre le ferment repéré au loin, au risque de l'appauvrir à force de s'en nourrir.

Reprendre, recommencer, relancer, autant de fois que nécessaire parce que la comptabilité ici ne compte pas, reste la seule méthode, à défaut d'être une solution. La solution a été dite plus haut, c'est l'aboutissement de l'écrire : le texte. Sa réalisation, dans la réalité sans tautologie aucune, rencontrée dans la réalité collective et personnelle ne peut qu'être supportée comme on supporte quelque chose de pénible, non dénué d'emmerdements, petits et grands. C'est ainsi, la charge doit bien reposer quelque part, pourquoi pas dans la réalité dont, après tout, nous n'attendons pas grand-chose d'autre que d'assumer la fiction, de maintenir le réel en bonne place sur l'horizon, sur la crête de ce qui ne se laisse pas coordonner ni en abscisse ni en ordonnée.

Un roman d'analyse non publié

À court d'idée pour esquiver l'écriture, je me résous à y retourner encore, avec l'espoir discret qu'à compter de cette ligne, pas une seule phrase ne dira l'à venir de l'expérience comme elles l'ont toutes fait auparavant. Celui qui écrit voit peut-être, l'écriture, sûrement, dit ce qui vient. J'ose penser que l'écriture, à venir, cette fois-ci, ne me commandera pas trop, qu'elle renoncera à faire la cheffe avec moi. J'aimerais ne pas être piégé par le texte, mais je sais que cela est faux. Faut-il jouer à cela pour se laisser aller à l'écriture ? C'est sans doute la condition suprême pour se faire auteur, tout comme il aura fallu le traverser, ce démenti, pour se faire analyste. C'est pourquoi il y a ce je ne sais quoi de pervers chez tout auteur, tout écrivain dans son acte.

D'autres avant moi l'ont tenté. Établir à nouveaux frais quelque chose comme les cinq psychanalyses de maintenant, ou tenter d'en faire des romans. Histoire d'apporter à l'actualité de quoi discuter sur la Psychanalyse telle qu'elle est, depuis Freud jusqu'à nous autres aujourd'hui.

C'est un petit drame de s'en être sorti par l'écriture, car après cela, elle demeure la seule voie possible pour remonter à la surface, attraper un bol d'air. Seule l'écriture, repasser par elle, encore, pour vivre un peu plus. Cette extension du vivant au-dehors, au-devant de soi qui amène vers le futur, certes, mais avec la corde au cou et le poids de l'existence pour lest, au-devant, qui tire et emporte, qui force le pas. M'y résoudrai-je ? Pourrai-je un jour, une seconde, me résoudre à cette nécessité qu'est l'écriture, non pour moi-même, puisque celui-là s'en défend, mais pour ce que je suis, un être parlant ? Ces lignes répondent, ma foi.

Parce que sûrement le roman ou la littérature, tout comme d'autres arts peuvent faire entendre mieux que les textes savants ce qu'il y a à faire savoir d'une expérience

de la langue telle que celle de la psychanalyse, une expérience du langage, de la parole, du texte, de la vie et des possibilités de la traverser pour un·e être parlant·e.

Conclusion

Il m'aura fallu ces écritures pour donner autant de formes distinctes à ce que la cure psychanalytique aura permis de matière à se faire savoir. Cet ouvrage les évoque toutes, mais ne présente ni celle de la thèse universitaire ni celle du livre réécriture de la thèse en essai, date de la publication de *Le Sexe réinventé par le genre*, ni la nouvelle et d'autres écritures encore. Des écritures et des images, imaginarisations, symboliquement imaginaires au côté de la lettre, pour illustrer, *illétrer* le propos.

Mon expérience de passe dans un dispositif d'école, au-delà de la cure elle-même, m'aura confirmé l'existence de la dimension individuelle présente au groupe, à la communauté, où se meurt l'individualité pour le groupe et son profit.

Le sujet dans cette enceinte à visée psychanalytique peut s'y inscrire, malgré cela, y travailler, et aussi y être refusé par des actes de portée symbolique. L'issue d'une passe est faite de ce genre d'acte, avec et sans nomination, où la non-nomination d'A.E. désigne toute autre chose encore inouïe que le passant se doit d'éclairer plus après. Où l'on peut lire aussi que la promesse de savoirs d'avenir se loge d'abord dans ce qui n'est pas reconnu, parfois sous la marque du nom d'A.E., parfois sans, jamais sans un·e auteur·e s'il y a réellement de l'analyste qui opère chez quelqu'un·e. Sinon, comment répondre à l'exigence d'enseignement à laquelle une école est en droit de soumettre celles et ceux qui s'y inscrivent, toutes et tous engagé·e-s dans l'expérience de la psychanalyse ? Si c'est pour « fermer sa gueule », valait-il d'en passer par là ?

L'individu, lui, peut bien avoir toujours sa place dans le groupe, même davantage, là où il vient grossir les rangs de ceux qui font la possibilité même de la communauté, où il pourra se taire pour garder sa place. Mais le sujet, lui, surtout en fin d'analyse, peut-il ne pas être tout à fait piqué au plus vif ? Ne lui reste-t-il pas que de se mettre à l'abri pour pousser plus loin encore ce qui doit être éclairé encore du savoir qui l'agite et le fonde, faire savoir par d'autres moyens ? L'analyse nous montre comment des blessures des guérisons peuvent être obtenues, parfois

merveilleuses. Et elle nous montre aussi que pour les réaliser, les soutenir, il convient de préserver les conditions nécessaires au sujet pour advenir et demeurer, vivre et rester, exister puis mourir, loin, le plus loin possible, ou bien en connaissance de cause – et liberté de choix – de savoir les atteintes qu’il accepte de subir et celles qu’il doit rejeter, condamner, peut-être en accord avec ce qui, de l’éthique, aura pu commencer de l’occuper, comme analysant·e, comme analyste. Une école de psychanalyse parvient à faire tenir cela, de temps en temps, pas toujours.

Parfois, là où l’individu est le bienvenu, c’est au sujet lui-même que l’institution peut contrevenir, là où le groupe se débîne devant la promesse d’école.

Qu’il faut quitter, donc, entre sujet et individu, entre nécessité et contingence peut-être. Non loin d’un regret profond et la reconnaissance vitale d’une question plus que personnelle : le devenir sujet exige d’autres renforts que les murs institués, ceux-là sont à combattre ou à éviter, sauf si connaître l’inconscient n’est plus d’actualité.

Qu’il faut confirmer, donc. Non loin d’un risque mélancolique, dont le sujet aura à négocier, dans la structure, les risques et les enjeux. Quitter l’école, donc continuer d’y être inscrit, autrement, comme toutes les fois où la manœuvre symbolique emporte les coordonnées subjectives vers d’autres lignes, où le ciel s’imaginarise comme jamais auparavant, tenu par la gravité du réel. On s’inscrit, on ne désinscrit pas. Certains, certaines démissionnent, c’est autre chose. L’on peut aussi s’éloigner, doucement.

Telle est l’exploration rendue possible par la passe de ce que la psychanalyse révèle de prodigieux au cœur de l’être, pas sans le sujet, quitte à faire regretter l’inconciliabilité des discours et l’obscénité inévitable des groupes.

L'on s'en remet ! Et mieux que ça encore. Ces pages l'auront, je l'espère, illustré. À condition toutefois qu'un travail sans relâche soit soutenu, celui des pensées, de l'écriture et de la pratique clinique analytique en ce qui me concerne.

Pour soutenir sa présence de son nom, proposer, contester, rire, pleurer, travailler et aimer. S'inscrire dans une tentative collective, sans y adhérer, constitue la seule manière d'assurer la possibilité de sa formation (sa formation et le maintien d'une pratique analytique qui respire et accueille) au long cours, à la lisière des autres, dégagés de la primauté de l'Autre, en souvenir de l'Un, pas sans les autres, sans besoin de les aimer.

Et jeter aux orties les promesses de confiance, de solidarité ou autres productions merdiques et naïves, débiles. Avec, chevillée au corps chaque seconde, l'exigence maximale portée sur le langage, ses pratiques, ses mouvements.

Définitivement, les quelques signifiants avec lesquels un sujet est pris se maintiennent, qu'il y ait eu analyse, passage à l'analyste, passage à d'autres créativités, ils sont toujours là, comme les morceaux d'un paysage éternel.

En embrassant le « genre » dès les débuts de mes travaux de recherche, je n'ai pas saisi ni été saisi par « mon » objet, mais son représentant que l'autorisation de l'être sexué – ou de l'analyste – présente au monde depuis Freud.

Depuis lors, d'où j'en suis de mon expérience, *Être un Homme comme une femme* est l'enjeu de toute cure d'homme. *Être une Femme sans Homme* celui de toute femme (Homme et Femme, rien que *des* signifiants, affublés ou non d'une majuscule) ; tel que je lis et rencontre le « biologique faisant roc » chez Freud et les « formules de la sexuation » chez Lacan, et tel que la *transpective* (dont j'ai parlé dans le livre *Le sexe réinventé...*) nous en donne l'accès. C'est ce que je peux dire, aujourd'hui, de plus précis sur mon expérience et ma pratique clinique. Où je lis la version de l'Actuel chez chacun·e prompt·e à s'engager dans son analyse personnelle pour s'y inscrire un·e parmi d'autres. La psychanalyse est une, sans majuscule.

Pour conclure, voici comme une confidence, une anecdote personnelle cette fois.

Vers l'âge de douze ans, un ouvrage de Françoise Dolto, *La Cause des adolescents*, est arrivé chez mes parents, dans ma famille, par France Loisirs. Il n'avait pas été sélectionné spécifiquement, mais avec cette société marchande, chaque trimestre, une sélection était adressée et vendue aux abonnés, sauf s'ils avaient commandé autre chose dans les délais prévus.

J'ai lu ce livre, avec l'avidité d'un désespéré rencontrant une promesse, un possible. Elle, Françoise D. trônant avec sa tête de Mamie Nova sur le blister de quatrième de couverture. Je me souviens d'avoir noté dans les marges des remarques pour pouvoir retenir les passages les plus importants à mes yeux à cet âge. En me disant, en me faisant la promesse de les relire une fois devenu adulte, en espérant être encore capable d'y croire dans ce futur, en ne les recouvrant pas de ce que je craignais que la maturité venant allait m'encourager à oublier, à perdre de vue. J'espérais que les langues ne se confondent pas trop.

Puis j'ai déménagé, le livre a disparu au hasard des déplacements. Mes parents ont même pensé ne l'avoir jamais eu dans notre maison. Je pensais bien pourtant ne pas l'avoir rêvé, ce livre, j'en étais sûr.

Très longtemps après, durant les rencontres avec mes deux femmes passeuses, lorsque j'étais passant, j'ai évoqué cette rencontre avec la psychanalyse, La Psychanalyse du livre. J'ai dit le tournant décisif que ce livre a eu sur mon existence, capital. De le raconter, l'envie de trouver un exemplaire, pour la blague, de cette même édition pour la photo à l'arrière m'a semblé amusante. J'ai cherché. Sur les sites d'occasion d'Internet, bien sûr. La première commande s'est perdue en route. La seconde a été annulée par le vendeur. Quatre-vingt-dix centimes d'euros pour ma Françoise Dolto à moi, ce n'était pas cher, mais bien compliqué de l'obtenir. Ma fée Psychanalyse, qui avait éclairé ma vie en quelques pages, était un souvenir. J'ai abandonné de le retrouver. Puis j'ai réessayé, une dernière fois, une troisième, pour montrer cette couverture à mes deux passeuses, pour leur présenter. Je suis obstiné : les parents ne nous fabriquent pas avec leurs regrets, comme le disait assez mal Sartre, mais avec leur désir de savoir et de vivre, malgré les douleurs de leurs existences, donc de la notre.

Alors le livre est arrivé dans ma boîte aux lettres. Vous l'aurez compris, ou espéré autant que craint : le choc ! Mon exemplaire d'autrefois, celui du passé de mes douze ans, était là, avec mes annotations, mes remarques dans les marges. J'ai cru devenir dingue. C'était un peu fou. En particulier, un morceau du texte entouré, plusieurs fois, annoté de ma main « Importance de la Parole », d'une écriture qui se rêvait adulte. L'extrait du texte : « Les mal-partis, la psychanalyse peut les sauver » (p. 85).

Je sais, depuis, que la photo n'est pas au dos du livre, mais sur sa couverture. Le souvenir déformé qui la logeait à l'arrière me semble avoir retenu cette idée rencontrée alors : l'inconscient, faut aller voir un peu derrière pour le rencontrer, et pas sans un-e autre qui sert d'analyste, pour que l'analyse puisse avoir lieu, se transmettre comme on passe un témoin.

Je sais maintenant qu'il est devant, l'inconscient : il est l'à venir.

Paris, février 2021.

Annexe

Règlement du dispositif de la passe de l'École de psychanalyse Sigmund Freud

1. Principes

Les principes du dispositif s'appuient sur la *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École* de Jacques Lacan. Un passant parle, séparément, à deux passeurs qu'il a tirés au sort. Après ces rencontres, chaque passeur témoigne devant un cartel de la passe constitué à cet effet. Le cartel, à l'issue de son travail, répond par une nomination d'A.E. ou non, puis se dissout.

2. Collège de la passe

Le Collège de la passe est constitué des trois derniers Analystes de l'École (A.E.) nommés, inscrits à l'École de psychanalyse Sigmund Freud, et de trois psychanalystes praticiens membres de l'École de psychanalyse Sigmund Freud, élus par l'ensemble des membres selon le mode de scrutin défini à l'article 10 des statuts. Ces trois A.E. et ces trois analystes praticiens choisissent un septième membre, parmi les membres de L'École de psychanalyse Sigmund Freud, analyste praticien ou non-analyste (au sens défini par J. Lacan dans le « Discours à l'E.F.P. » [*Scilicet* 2/3, p. 16-20]). Il a pour charge d'assurer le fonctionnement du dispositif de la passe et de soutenir un travail de doctrine et d'enseignement.

3. Désignation des passeurs

Les passeurs sont désignés par leur psychanalyste, membre de l'École de psychanalyse Sigmund Freud ou des associations engagées dans cette expérience. Un psychanalyste ne peut pas désigner plus de deux passeurs dans une période de deux ans. Un psychanalyste en voie de désigner un passeur peut rencontrer un psychanalyste du Collège de son choix pour élucider les raisons de la désignation d'un de ses analysants comme passeur. Après en avoir parlé, le psychanalyste a la responsabilité de maintenir ou non son choix ; il transmet alors le nom du passeur au secrétariat de la passe. Les psychanalystes qui désignent des passeurs s'associent avec le Collège au travail de recherche sur la désignation du passeur.

4. Formation du cartel de la passe

Un cartel est constitué pour chaque passe. Lorsque le passant prévient le secrétariat de la passe que ses rencontres avec les passeurs ont pris fin, celui-ci tire au sort parmi les psychanalystes du Collège quatre d'entre eux. Ils choisissent un plus-un, analyste ou un non-analyste au sens défini par J. Lacan dans le « Discours à l'E.F.P. » (*Scilicet* 2/3, p.16 à

20). Ils se constituent en cartel afin d'entendre les passeurs ; le cartel travaille jusqu'à ce qu'il ait élaboré et donné la réponse. Le cartel se dissout une fois la réponse donnée au passant. S'il y a eu nomination, elle est rendue publique dans l'École. Le psychanalyste d'un passant ne peut faire partie du cartel.

5. Secrétariat de la passe

Il est constitué de deux psychanalystes du Collège. Tenant compte du temps du passeur, il met régulièrement à jour la liste des passeurs, il reçoit la demande du passant, il lui fait tirer au sort deux passeurs et éventuellement un troisième si le passant en réfuse un. Le passant prévient ses passeurs. Lorsque le secrétariat est informé par le passant de la fin de ses rencontres avec les passeurs, il procède au tirage au sort du cartel.

6. Fonction des A.E.

Les A.E., partant du point vif de l'expérience de la passe, s'engagent à participer au travail d'élaboration doctrinale. Un passant nommé A.E. qui ne serait pas préalablement inscrit dans l'École de psychanalyse Sigmund Freud peut s'y inscrire sans passer par le cardo.

7. Modifications du dispositif

Au bout de deux ans, les personnes ayant participé au Collège et les A.E. nommés et inscrits se réunissent pour faire le point de l'expérience et envisager d'éventuelles modifications du dispositif.

Paris, le 15 mars 2015 (dernière révision adoptée).

Du divan au fauteuil

D'une analyse, qu'est-ce qui est transmissible, si ce n'est l'écriture ? Celle qui s'est déclarée et produite tout au long du voyage, sans qu'il soit toujours aisé de la repérer, et celle en cours à présent. Sans oublier la marque du texte présent dès avant le début de la traversée ; une écriture plurielle, des écritures. Chacune a donné forme à matière, sans toujours un auteur véritable, mais toutes fondées de vérités. Qu'elles aient laissé leurs traces s'impose à la lecture du trajet ; il n'est plus possible de croire y avoir été pour quelque chose, si ce n'est de son désir rencontré enfin.

D'une analyse d'un·e analyste, que reste-t-il ? D'une analyse qui aura fait paraître un désir d'analyste (distinct du désir de l'analyste), puis un passage à l'acte analytique, que reste-t-il qui renseigne sur la transmission de la psychanalyse, sur la fabrique de ce désir d'analyste, sur le choix de l'analyste plutôt que celui d'une autre liberté ?

Tel est ce projet : proposer une théorisation sans référence (mais pas sans référence aux savoirs de l'expérience de la psychanalyse), pour sortir du commentaire appliqué à la psychanalyse des livres, sans académisme formel, pour changer de fiction. Proposer une lecture que chacun·e produira en emportant avec elle·lui les mots de ce texte vers d'autres horizons. Lire, donc écrire encore la psychanalyse telle qu'elle paraît, dans la voie du renouvellement de la théorie, au seuil d'une théorisation originale, une réinvention sans confirmation, incontestable et indémontrable. Lire pour écrire, avec ces écritures auxquelles la lecture et l'écoute de la parole ont permis d'ouvrir la voie.

ISBN : 978-2-9576663-0-0

Vincent Bourseul

L'un·e - Éditions imaginaires

<http://www.vincentbourseul.fr>